

ŒUVRE INTÉGRALE

LE ROUGE ET LE NOIR, STENDHAL¹, 1830

Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle

Parcours associé : Le personnage de roman, esthétiques et valeurs.

Extrait 1 : La rencontre avec Mme de Rênal, le début d'une éducation sociale et sentimentale : « Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles [...] qui viendrait gronder et fouetter ses enfants », I, VI, pp.42-43.

Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, Mme de Rênal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise bien blanche, et avait sous le bras une veste fort propre de ratine² violette.

Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque³ de Mme de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander quelque grâce à M. le maire. Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée, et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette. Mme de Rênal s'approcha, distraite un instant de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du précepteur. Julien tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voix douce lui dit tout près de l'oreille :

- Que voulez-vous ici, mon enfant ?

Julien se tourna vivement, et frappé du regard si rempli de grâce de Mme de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Mme de Rênal avait répété sa question.

- Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu'il essayait de son mieux.

Mme de Rênal resta interdite⁴ ; ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant, lui parler d'un air doux. Mme de Rênal regardait les grosses larmes, qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaieté folle d'une jeune fille ; elle se moquait d'elle-même et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c'était là ce précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants !

¹ *Le Rouge et le Noir*, Stendhal, Ed. Belin Gallimard, CLASSICOLYCÉE, 2019.

² Ratine : tissu de laine utilisé pour la confection de vêtements assez modestes.

³ Romanesque : fantasque, extravagant, comme sorti d'un roman.

⁴ Interdite : muette de stupéfaction.

Extrait 2 : Le procès : « Voilà le dernier de mes jours qui commence [...] des bourgeois indignés... », II, XLI, pp.538-539.

Voilà le dernier de mes jours qui commence, pensa Julien. Bientôt il se sentit enflammé par l'idée du devoir. Il avait dominé jusque-là son attendrissement, et gardé sa résolution de ne point parler ; mais quand le président des assises lui demanda s'il avait quelque chose à ajouter, il se leva. Il voyait devant lui les yeux de M^{me} Derville qui, aux lumières, lui semblèrent bien brillants. Pleurerait-elle, par hasard ? pensa-t-il.

« Messieurs les jurés,

L'horreur du mépris, que je croyais pouvoir braver au moment de la mort, me fait prendre la parole. Messieurs, je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe, vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune.

Je ne vous demande aucune grâce, continua Julien en affermissant sa voix. Je ne me fais point illusion, la mort m'attend : elle sera juste. J'ai pu attenter aux jours de la femme la plus digne de tous les respects, de tous les hommages. M^{me} de Rênal avait été pour moi comme une mère. Mon crime est atroce, et il fut *prémédité*. J'ai donc mérité la mort, messieurs les jurés. Quand je serais moins coupable, je vois des hommes qui, sans s'arrêter à ce que ma jeunesse peut mériter de pitié, voudront punir en moi et décourager à jamais cette classe de jeunes gens qui, nés dans une classe inférieure et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société.

Voilà mon crime, messieurs, et il sera puni avec d'autant plus de sévérité, que dans le fait je ne suis point jugé par mes pairs. Je ne vois point sur les bancs des jurés quelque paysan enrichi, mais uniquement des bourgeois indignés... »

Extrait 3 : La fin du roman : « [Fouqué] passait la nuit seul [...] en embrassant ses enfants. », II, XLV, pp.563-564.

[Fouqué] passait la nuit seul dans sa chambre, auprès du corps de son ami, lorsqu'à sa grande surprise, il vit entrer Mathilde. Peu d'heures auparavant il l'avait laissée à dix lieues de Besançon. Elle avait le regard et les yeux égarés.

— Je veux le voir, dit-elle.

Fouqué n'eut pas le courage de parler ni de se lever. Il lui montra du doigt un grand manteau bleu sur le plancher ; là était enveloppé ce qui restait de Julien.

Elle se jeta à genoux. Le souvenir de Boniface de La Mole et de Marguerite de Navarre, lui donna sans doute un courage surhumain. Ses mains tremblantes ouvrirent le manteau. Fouqué détourna les yeux.

Il entendit Mathilde marcher avec précipitation dans la chambre. Elle allumait plusieurs bougies. Lorsque Fouqué eut la force de la regarder, elle avait placé sur une petite table de marbre, devant elle, la tête de Julien, et la baisait au front...

15 Mathilde suivit son amant jusqu'au tombeau qu'il s'était choisi. Un grand nombre de prêtres escortaient la bière et, à l'insu de tous, seule dans sa voiture drapée, elle porta sur ses genoux la tête de l'homme qu'elle avait tant aimé.

Arrivés ainsi vers le point le plus élevé d'une des hautes montagnes du Jura, au milieu de la nuit, dans cette petite grotte magnifiquement illuminée d'un nombre infini de cierges, vingt prêtres célébrèrent le service des morts. Tous les habitants des petits villages de montagne traversés par le convoi l'avaient suivi, attirés par la singularité de cette étrange cérémonie.

20 Mathilde parut au milieu d'eux en longs vêtements de deuil, et, à la fin du service, leur fit jeter plusieurs milliers de pièces de cinq francs.

Restée seule avec Fouqué, elle voulut ensevelir de ses propres mains la tête de son amant. Fouqué faillit en devenir fou de douleur.

Par les soins de Mathilde, cette grotte sauvage fut ornée de marbres sculptés à grands frais, en Italie.

25 Mme de Rênal fut fidèle à sa promesse. Elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie ; mais trois jours après Julien, elle mourut en embrassant ses enfants.

FIN

Extrait 4 : Michel Houellebecq, Extension du domaine de la lutte, 1994

« Voici l'odyssée désenchantée d'un informaticien entre deux âges, jouant son rôle en observant les mouvements humains et les banalités qui s'échangent autour des machines à café. L'installation d'un progiciel en province lui permettra d'étendre le champ de ses observations, d'anéantir les dernières illusions d'un collègue - obsédé malchanceux - et d'élaborer une théorie complète du libéralisme, qu'il soit économique ou sexuel. » (4^e page de couverture de l'édition « J'AI LU »).

Michel Houellebecq, couronné en 2010 par le prix Goncourt avec La Carte et le Territoire, a publié des romans, des essais et de la poésie, et s'impose depuis quelque temps comme l'écrivain français le plus lu et le plus controversé.

La difficulté, c'est qu'il ne suffit pas exactement de vivre selon la règle. En effet vous parvenez (parfois de justesse, d'extrême justesse, mais dans l'ensemble vous y parvenez à vivre selon la règle. Vos feuilles d'imposition sont à jour. Vos factures, payées à la bonne date. Vous ne vous déplacez jamais sans carte d'identité (et la petite pochette spéciale pour la carte bleue) ! ...

Pourtant, vous n'avez pas d'amis.

La règle est complexe, multiforme. En dehors des heures de travail il y a les achats qu'il faut bien effectuer, les distributeurs automatiques où il faut bien retirer de l'argent (et où, si souvent, vous devez attendre). Surtout, il y a les différents règlements que vous devez faire parvenir aux organismes qui gèrent les différents aspects de votre vie. Par-dessus le marché vous pouvez tomber malade, ce qui entraîne des frais, et de nouvelles formalités. Cependant, il reste du temps libre. Que faire ? Comment l'employer ? Se consacrer au service d'autrui ? Mais, au fond, autrui ne vous intéresse guère. Écouter les disques ? C'était une solution, mais au fil des ans vous devez convenir que la musique vous émeut de moins en moins. Le bricolage, pris dans son sens le plus étendu, peut offrir une voie. Mais rien en vérité ne peut empêcher le retour de plus en plus fréquent de ces moments où votre absolue solitude, la sensation de l'universelle vacuité, le pressentiment que votre existence se rapproche d'un désastre douloureux et définitif se conjuguent pour vous plonger dans un état de réelle souffrance.

Et, cependant, vous n'avez toujours pas envie de mourir. Vous avez eu une vie. Il y a eu des moments où vous aviez une vie. Certes, vous ne vous en souvenez plus très bien ; mais des photographies l'attestent. Ceci se passait probablement à l'époque de votre adolescence, ou un peu après. Comme votre appétit de vie était grand, alors ! L'existence vous apparaissait riche de possibilités inédites. Vous pouviez devenir chanteur de variétés ; partir au Venezuela.

25 Plus surprenant encore, vous avez eu une enfance. Observez maintenant un enfant de sept ans, qui joue avec ses petits soldats sur le tapis du salon. Je vous demande de l'observer avec attention. Depuis le divorce, il n'a plus de père. Il voit assez peu sa mère, qui occupe un poste important dans une firme de cosmétiques. Pourtant il joue aux petits soldats, et l'intérêt qu'il prend à ces représentations du monde et de la guerre semble très vif. Il manque déjà un peu d'affection, c'est certain ; mais comme il a l'air de s'intéresser au monde !

30 Vous aussi, vous vous êtes intéressé au monde. C'était il y a longtemps ; je vous demande de vous en souvenir. Le domaine de la règle ne vous suffisait plus ; vous ne pouviez vivre plus longtemps dans le domaine de la règle ; aussi, vous avez dû entrer dans le domaine de la lutte. Je vous demande de vous reporter à ce moment précis. C'était il y a longtemps, n'est-ce pas ?

35 Souvenez-vous : l'eau était froide. Maintenant, vous êtes loin du bord : oh oui ! comme vous êtes loin du bord ! Vous avez longtemps cru à l'existence d'une autre rive ; tel n'est plus le cas. Vous continuez à nager pourtant, et chaque mouvement que vous faites vous rapproche de la noyade. Vous suffoquez, vos poumons vous brûlent. L'eau vous paraît de plus en plus froide, et surtout de plus en plus amère. Vous n'êtes plus tout jeune. Vous allez mourir, maintenant. Ce n'est rien. Je suis là. Je ne vous laisserai pas tomber. Continuez votre lecture.

Souvenez-vous, encore une fois, de votre entrée dans le domaine de la lutte.

Extrait 5 : Virginie Despentes, Vernon Subutex, tome 1, 2015, p.395-397

Septième roman Virginie Despentes Vernon Subutex (en trilogie), est une sorte de cartographie de la société française contemporaine à travers l'itinéraire d'un disquaire (Vernon Subutex), obligé de fermer son magasin à cause de la dématérialisation de la musique, qui perdra vite son appartement et devra, avant de finir SDF, demander à chacun de ses amis de l'héberger un temps, devenant ainsi le parfait fil rouge pour nous faire pénétrer dans tous les milieux. Parce que Vernon Subutex se retrouve en possession des rushes de l'interview de l'un de ses amis, Alex Bleach, le seul d'un groupe de musique à être devenu une star et retrouvé mort dans la baignoire de sa chambre d'hôtel dès le début, tous voudront le retrouver pour s'approprier ces bandes (présentation du site des Inrockuptibles, 01/02/2015). L'extrait suivant clôt le premier tome. Après avoir marché longtemps dans la rue la veille et s'être endormi sur un banc situé sur une butte à Paris, et y avoir passé une journée entière dans un état second, Vernon commence à délirer...

Plus tard dans la nuit, quelques heures se sont écoulées, ou une minute, il ne sait pas, il grelotte de fièvre. Les premières mesures de Voodoo Chile¹ le réveillent. Jimi Hendrix tousse, en fait c'est le début de Rainy Day¹. Ce n'est pas la version d'Electric Ladyland¹, Vernon n'a jamais entendu ce morceau mais il sonne aussi nettement que s'il l'écoutait au casque, ou s'il se trouvait aux meilleures places d'un concert en plein air. Ouvrir les yeux réclame un effort pénible. Le ciel est plein d'étoiles. Il fera beau, demain. La musique ne s'arrête pas. Il sait qu'il délire, mais ne s'en préoccupe pas. Il ferme les yeux et retourne aux formes chimériques qui s'élancent derrière ses paupières. L'introduction de Voodoo Chile est plus longue, il entend Eddie Hazel² entrer dans le groove, il trouve ça étonnant, puis il reconnaît avec certitude James Jamerson³ développer de longues parties, finalement c'est la voix de Janis Joplin⁴ qui s'élève, d'une pureté absolue. Un arc de sons s'est créé au-dessus de son corps. L'orgue de Steeve Winwood⁵ alanguit l'espace, de Vernon il ne reste qu'une tension fabuleuse, vers le plaisir, une dilatation dans le noir, il est la ville entière, il surplombe, Jimi et Janis donnent un concert improbable, qu'il est le seul à écouter. Au-dessus de lui, les étoiles brillent avec une étrange intensité dans le ciel de Paris.

Plus tard – il s'est rendormi entre-temps, il sent un flot de lumière roulant sur un riff de guitare, la voix de Janis perce la douleur comme on viderait l'abcès purulent, il se dénoue. Des doigts invisibles et habiles se glissent derrière les os des clavicules et tirent, le souffle est libéré, la chaleur se diffuse, la cage thoracique est ouverte. Il jouit de chaque parcelle de son épiderme, la chanson s'éternise.

Quand le silence se fait, il est étonné d'être encore vivant. Ses vêtements sont trempés, il est faible mais capable de s'asseoir. Il n'a aucune idée d'où il se trouve. Il lui faut un peu de temps pour réaliser que la sensation d'étrangeté tient davantage du silence que du décor en lui-même. Aucune circulation. La tête lui tourne. Il n'a jamais connu de calme aussi agréable. Tout son être est envahi. L'héroïne ne procure pas ça. Comme ni les champignons ni le LSD ni le datura ne procurent d'illusion sonore aussi parfaite que celle dont il vient d'être le récepteur. Il n'est pas mort, pourtant, une douleur tenace au niveau de la gorge lui fait comprendre qu'il est, au contraire, bien vivant. Et malade. Mais content, putain, comme un dingue, content comme un dément. Il découvre en face de lui une vue dégagée, il voit tout Paris d'en haut.

Je suis un homme seul, j'ai cinquante ans, ma gorge est trouée depuis mon cancer et je fume le cigare en conduisant mon taxi, fenêtre ouverte, sans m'occuper de la gueule que font les clients. Je suis Diana et je suis ce genre de fille qui rigole tout le temps et s'excuse de tout, mes bras sont maculés de traces de coupures. Je suis Marc, je suis au RSA et c'est ma meuf qui bosse pour m'entretenir, je m'occupe de notre gamine tous les jours et aujourd'hui pour la première fois je lui ai appris à faire du vélo et j'ai pensé à mon père, quand j'étais gosse et qu'il avait pu ôter les roues arrière de mon bike.

Je suis Eléonore, la meuf qui me plaît me photographie dans le parc du Luxembourg, je sais qu'il va se passer quelque chose, et que ce sera compliqué parce qu'on a toutes les deux quelqu'un mais ça vaut le coup d'y aller. (...)

Je suis une violoniste virtuose.

Je suis la pute arrogante et écorchée vive, je suis l'adolescent solidaire de son fauteuil roulant, je suis la jeune femme qui dîne avec son père qu'elle adore et qui est si fier d'elle, je suis le clandestin qui a passé les barbelés de Melilla je remonte les Champs-Élysées et je sais que cette ville va me donner ce que je suis venu chercher, je suis la vache à l'abattoir, je suis l'infirmière rendue sourde aux cris des malades à force d'impuissance, je suis le sans-papiers qui prend dix euros de crack chaque soir pour faire le ménage au black dans un restau à Château Rouge, je suis le chômeur longue durée qui vient de retrouver un emploi, je suis le passeur de drogues qui se pisse de trouille dix mètres avant la douane, je suis la pute de soixante-cinq ans enchantée de voir débarquer son plus vieil habitué. Je suis l'arbre aux branches nues malmenées par la pluie, l'enfant qui hurle dans sa poussette, la chienne qui tire sur sa laisse, la surveillante de prison jalouse de l'insouciance des détenues, je suis un nuage noir, une fontaine, le fiancé quitté qui fait défiler les photos de sa vie d'avant, je suis un clodo sur un banc perché sur une butte, à Paris.

1. Dans son délire, il lui semble entendre de la musique, un morceau légendaire de Jimi Hendrix, « Voodoo Chile », extrait de l'album mythique Electric Ladyland, troisième et dernier album studio du groupe de rock The Jimi Hendrix Experience, sorti en 1968. C'est le dernier album enregistré en studio et produit par Jimi Hendrix. Le morceau « Voodoo Chile » est composé d'une improvisation de blues de 15 minutes ; Rainy Day est un autre titre de l'album. 2. Eddie Hazel (10 avril 1950 – 23 décembre 1992) était un guitariste américain officiant dans le domaine de la musique funk. Il est surtout connu pour son poste de guitariste leader au côté de George Clinton dans le groupe américain Funkadelic. 3. James Jamerson était un musicien américain : bassiste reconnu comme l'un des plus influents dans l'histoire de la musique moderne. 4. Janis Joplin, chanteuse américaine, autre grande icône du blues des années 70. 5. Stephen Lawrence (« Steve ») Winwood (né le 12 mai 1948) à Birmingham est un compositeur, chanteur et multiinstrumentiste anglais.